

DOMINIQUE LABARRIÈRE

LE DIABLE

LES ORIGINES DE LA DIABOLISATION
DE LA FEMME



Pygmalion 

Le Diable

DU MÊME AUTEUR

- Le Bûcher des sorcières*, Pygmalion 2020.
- Grandeur et décadence de l'ordre des Templiers*, Pygmalion, 2019.
- La Mythologie au féminin. Aux sources du sexisme*, Guy Trédaniel éditeur, 2019.
- Léonard de Vinci et le mystère Chambord*, Guy Trédaniel éditeur, 2019.
- Sociétés secrètes. Mythes, réalités, fantasmes, impostures*, Pygmalion, 2017.
- La Conspiration de Chambord*, Marivol, 2017.
- Épopée française*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017.
- 12 arnaques qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion, 2015.
- Quand la politique tue*, La Table Ronde, 2014.
- La mort de Pierre Bérégovoy. Vingt ans de questions sans réponses*, La Table Ronde, 2013.
- Marie-Stuart. Sainte ou putain ?*, Pascal Galodé, 2012.
- La Diabolique affaire des Templiers*, Alphée, 2011.
- La Bataille de l'Ouest*, Pascal Galodé, 2011.
- L'affaire Jacques Viguiet. L'engrenage infernal*, Alphée, 2010.
- Marie Besnard : L'Énigme*, en collaboration avec Olga Vincent, Michel Lafon, 2006.
- Corps et âme. Miracles au quotidien dans un grand hôpital*, La Table Ronde, 2006.
- « *Cet homme a été assassiné...* » *La Mort de Pierre Bérégovoy. Enquête sur l'enquête*, La Table Ronde, 2003.
- Contre-enquête : L'Affaire Viguiet*, La Table Ronde, 2003.
- Esther, juin 1940*, Éditions Belami, 2002.
- Esther, 1939*, Éditions Belami, 2002.

La Part du fou, Éditions Hors Commerce, 1999.
Survivre. La vie des Français de l'Ouest en 1944, Éditions
Ouest-France/Mémorial de Caen, 1994.
Héros, Albin Michel, 1993.
Bouffe Kaiser, Flammarion, 1992.
Folie douce, Flammarion, 1992.

Dominique Labarrière

Le Diable

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-7564-3084-3

« Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendez vanter le progrès des Lumières, que la plus belle ruse du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas. »

Charles BAUDELAIRE.

« L'habileté de Satan dans le monde est d'amener les hommes à nier son existence au nom du rationalisme. »

Jean-Paul II (août 1986).

« L'homme est de feu, la femme d'étope, le diable arrive et souffle. »

Miguel DE CERVANTÈS.

« ... Mais nul athée, pour autant que je sache, n'a réfuté de façon probante l'existence du diable. »

Heinrich VON KLEIST.

« Il existe, mais il ne faut surtout pas y croire. »

Dominique CERBELAUD, dominicain.

Sommaire

Première partie Et le diable s'est fait chair...

1. Le diable avant le diable	15
2. Diabolique mais pas trop.....	27
3. La voie cathare	37
4. Quand le diable prend corps.....	47
5. Un obscurantisme politique.....	61
6. Coït satanique.....	69
7. <i>Furor uterinus</i>	89
8. Le diable libertin.....	109
9. Sade : le divin Satan.....	121
10. Un hommage à Satan ?	137

Seconde partie Diableries

11. L'horloge de Saint-Placide	143
12. La beauté du diable	153

13. La veuve noire de Kilkenny.....	159
14. La ruse suprême	163
15. « L'excrément sacré »	169
16. Enfants victimes et bourreaux.....	173

Première partie

Et le diable s'est fait chair...

Le diable avant le diable

Il n'est guère douteux que, dès ses premiers pas sur cette terre, l'homme ait fait l'expérience de ce qui était bon pour lui et de ce qui, au contraire, était mauvais, ce qui facilitait sa présence au monde et ce qui en faisait une épreuve. Le jour, la nuit, la lumière, les ténèbres, le doux soleil, la froidure, les saisons de fertilité, celles de stérilité, la faim, la satiété, la vie, la mort, la quiétude, la souffrance, etc. Sur cette base très empirique se seraient formées les notions fondamentales de bien et de mal auxquelles l'homme n'aurait pas tardé à associer des puissances aussi mystérieuses qu'opérantes : forces du bien pour ce qui lui était favorable, forces du mal pour ce qui lui était néfaste. Ainsi, cet homme des anciens âges assistait-il, déjà, lui aussi quasi impuissant, aux combats entre ces deux forces.

Il s'agit donc de traiter du bien et du mal, de Dieu et du diable, de l'éternel conflit entre ces meilleurs ennemis du monde. Mais c'est ici essentiellement dans sa configuration occidentale que cette dualité immémoriale est abordée.

D'autres civilisations, d'autres cultures ont elles aussi leurs démons, leurs représentations symboliques du bien et du

mal¹. Soit celles-ci se trouvent confondues en une seule et même entité à la fois dépositaire de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, usant tantôt de l'un tantôt de l'autre et, dans ce cas, la frontière entre les deux est parfois des plus floues. Soit, sur la base d'une division originelle ou factuelle, une croyance en deux déités distinctes émerge, l'une bonne, l'autre mauvaise. Distinctes et, bien sûr, antagonistes, porteuses d'une séparation beaucoup plus tranchée que dans le cas précédent. Et de ce fait, beaucoup plus conflictuelle.

Le prophète perse Zarathoustra serait le premier à avoir formulé une telle distinction avec la désignation de deux divinités spécifiques, Ahura Mazda, bénéfique, porteur d'harmonie, de lumière, et Ahriman, maléfique, porteur lui de désordre, de chaos, de néant, de ténèbres.

Cependant, le dieu du mal ne serait pas l'égal du dieu du bien. Il lui serait en quelque sorte soumis et ne commettrait ses méfaits que dans la mesure où le dieu bienveillant consentirait à le laisser agir et lui laisserait la latitude d'user auprès des hommes du venin de la tentation.

On retrouve cette sujétion, cette dépendance, cette forme hiérarchique dans la tradition chrétienne dominante, alors que, par exemple, le gnosticisme – peu ou prou

1. Conception qui, à l'origine et dans certaines cultures, relève moins d'un souci de morale que de l'intérêt individuel ou clanique bien compris, le bien étant ce qui est profitable, le mal ce qui est préjudiciable. On en trouve une illustration plaisante dans l'anecdote suivante : Un missionnaire demande à un indigène de définir l'un et l'autre. Réponse : « Le mal ; c'est quand l'autre vient me prendre mes femmes. Le bien, c'est quand moi je prends les femmes de l'autre. »

contemporain du christianisme naissant – et le manichéisme, son possible prolongement – également influencé par le zoroastrisme et source idéologique de « l'hérésie » vaudoise ou cathare – n'y souscriraient pas. Selon ces déviances doctrinales, le bien et le mal, Dieu et le diable, seraient deux puissances autonomes régnant sans partage sur deux mondes en perpétuel conflit.

Parmi le foisonnement du thème et l'entrelacs des cultures anciennes, nous évoquerons très sommairement une tradition égyptienne qui, pensons-nous, dans une de ses versions au moins, présente la caractéristique très intéressante d'éclairer l'une des origines de la diabolisation de l'élément féminin dans l'histoire de l'humanité.

Après avoir été un temps réunies en une même entité qu'on pourrait dire bicéphale, les divinités égyptiennes Seth et Horus auraient été séparées et une lutte impitoyable se serait engagée entre elles. À l'issue de cette sorte de guerre des dieux, Horus l'aurait emporté sur Seth qu'il se serait empressé de reléguer dans le rôle de diable.

Or, Seth était supposé représenter le temps féminin, le temps matriarcal de l'humanité, alors qu'Horus représentait, lui, l'ambition patriarcale. L'une de ses armes, l'amour. L'amour conçu comme l'illusion suprême, le meilleur instrument pour la manipulation des mortels. C'est donc un règne de puissance mâle que le vainqueur instaure. Aussi, ce qui relève du féminin sera désormais considéré comme inférieur et marqué du sceau de Seth, le diable, conception qui, comme on le sait, connaîtra une longue et riche prospérité.

ET LE DIABLE S'EST FAIT CHAIR...

En revanche, dans la conception gnostique¹ que nous évoquions plus haut, il semble que l'élément féminin n'ait pas été considéré comme inférieur au masculin, l'un et l'autre s'inscrivant dans une double unité. Est-il besoin de souligner que cette forme d'égalité entre les deux sexes n'a guère connu, elle, de développement considérable, si ce n'est, comme nous le verrons, dans l'organisation des cultes vaudois ou cathare ?

Dans la tradition chrétienne de l'Ancien Testament, le diable – Satan, Lucifer – est un ange déchu, comme le sont ces démons subalternes qui l'accompagnent et qui sont légion.

Lucifer, dont le nom pourrait être traduit par « porteur de lumière », est cependant souvent qualifié de prince des ténèbres. Sa chute serait due au péché majeur, celui qui apparaît comme la cause de tous les autres : l'orgueil. Ébloui, enivré de sa propre beauté, il aurait été tenté de se prendre pour Dieu, crime de lèse-divinité s'il en est.

Les démons inférieurs qui sont à son service ont chu pour un autre motif : ils auraient succombé aux charmes des « filles de la terre qu'ils auraient trouvées belles », lit-on dans le Livre d'Hénoch. Nous avons là l'amorce de la relation constamment soulignée – notamment par saint Augustin – entre le diable et la femme, la sexualité et le péché.

Il y eut par ailleurs de grands débats autour de la question de savoir où séjournait le diable et ses démons. Une

1. On attribue généralement la paternité intellectuelle du gnosticisme à Simon le Magicien (il serait mort en 65 de notre ère à Rome). Lui est attachée la gloire toute relative d'être considéré par l'Église comme le tout premier hérétique et sa doctrine comme la toute première hérésie.

hypothèse finit par émerger qui sembla donner satisfaction à tous les esprits du temps car elle les situait dans une espèce d'inter-monde, entre l'univers céleste et celui des hommes. En effet, il fut arrêté que le séjour des démons était l'air. L'air qui plane sur l'humanité. Insaisissable et proche. Invisible et familier. Sans doute n'en eut-on pas conscience dès l'origine, mais cela revenait à faire – symboliquement – des démons serviteurs de Satan – et donc du mal – l'ingrédient d'un des cinq éléments de la physique d'Aristote, élément vital puisque c'est celui que l'homme respire tout au long de sa vie, à chaque instant de son existence. C'était en quelque sorte donner pour résidence à Satan ce sans quoi l'être vivant est condamné à mourir et, par conséquent, ce qu'il y a de plus précieux pour lui. C'était, de surcroît, lui offrir un accès libre et permanent à sa proie, l'être humain. L'être humain et singulièrement la femme. Car ces démons, ces anges déchus qui ont trouvé belles les mortelles, formés eux-mêmes de « corps aériens très subtils » et se fondant parfaitement dans l'air ambiant, ont pour principale caractéristique de pouvoir procurer aux femmes de prodigieux et incessants orgasmes.

Ce sont les fameux démons incubes, dont saint Augustin lui-même (354-430) ne doute ni de l'existence ni des performances. À son tour, saint Thomas d'Aquin (1225-1274) affirme que ces incubes existent bien et qu'ils sont toujours aussi actifs parmi la gent féminine. Nous mentionnons cela juste pour préciser qu'en quelque huit siècles, au plus haut niveau de l'Église, et même dans l'esprit de très brillants théologiens et philosophes comme ceux que nous venons de citer, le lien entre diable, femme et sexe est constamment réaffirmé.

ET LE DIABLE S'EST FAIT CHAIR...

Et il le sera pendant encore au moins quatre autres longs siècles.

Dans la tradition chrétienne dominante, celle qui au terme de la liquidation des courants dits hérétiques a fini par s'imposer, ce prince des ténèbres ne saurait être l'égal de Dieu. Dieu étant par essence l'absolu de l'être et l'être absolu, il ne peut y avoir le moindre espace de coexistence possible dans ce « Tout » un et indivisible. Le diable est ainsi, lui aussi, dans la main de Dieu, en quelque sorte. Il n'agit, ne sévit que par son autorité, et son champ de bataille, là où il peut exercer ses funestes talents, n'est autre que le don suprême que Dieu a fait aux hommes : la liberté.

Ce libre arbitre, l'homme l'exerce dans le choix qu'il fait entre le bien et le mal. Pour que ce choix, et donc cette liberté, ait une réalité et ne soit pas qu'abstraction, il faut nécessairement que le mal ait lui-même une existence effective, incarnée en quelque sorte. C'est parce que le Malin est réel, puissant et agissant que l'homme, confronté à ses basses manœuvres, peut exercer, éprouver sa liberté de choisir le bien et assurer sa rédemption. Cette justification du mal, épreuve nécessaire envoyée par Dieu, est au centre de la pensée augustinienne.

Les théologiens de ces commencements de la chrétienté ont évidemment beaucoup renâclé à établir une relation de cause à effet entre Dieu et le mal. Comment le Dieu d'absolue perfection peut-il être à l'origine de la création du mal ? Et pourtant, comment nier que celui-ci existe ? Et comment l'exclure de la création divine, puisque Dieu, là encore dans sa Toute

Perfection, sa Toute Puissance, est nécessairement le créateur de toutes choses, de tout ce qui est, a été, sera ?

C'est en partie sur ces questions sensibles que vont germer les hérésies les plus saillantes. Nous y reviendrons.

Après bien des siècles de gloses et de contre-gloses, en 1215, le quatrième concile du Latran s'efforcera d'apporter une réponse satisfaisante, affirmant que si Dieu avait bien créé le diable et les démons, ils n'étaient pas mauvais au moment de leur création. Ils le sont devenus plus tard de leur propre chef, en quelque sorte, ne cessant depuis de chercher à entraîner les mortels dans leur sillage. Ainsi Dieu restait Dieu. La perfection divine demeurait la perfection divine. Sans tache aucune, sans ombre.

À partir de ces diverses conceptions, que nous nous permettons ici de simplifier à l'extrême, le grand livre de la lutte entre les forces de l'un et l'autre camp se trouve ouvert.

La référence biblique majeure de cette lutte est la faute originelle, fondatrice, commise par Adam et Ève, la transgression qui leur a valu d'être chassés du paradis terrestre.

On connaît le mythe : le diable se fait tentateur pour pousser le gentil couple à braver l'interdit que lui impose Dieu, à savoir croquer dans le fruit de l'arbre de la connaissance. La connaissance précisément du bien et du mal. Ève, l'élément féminin, se laisse circonvenir, goûte le fruit. Entraîné par elle, Adam cède à son tour. Ils ont donc exercé leur liberté. Ils ont fait le choix de transgresser l'interdit. Le châtement divin ne se fait pas attendre : ils sont proscrits de l'Éden. Et l'humanité entière sera entachée à jamais du péché originel, jusqu'à ce que le Fils de Dieu meure sur la croix pour l'en laver.

ET LE DIABLE S'EST FAIT CHAIR...

Parmi cent autres, nous avons le récit qu'a livré l'écrivain anglais John Milton (1608-1674) dans son foisonnant et magnifique poème, « Le Paradis perdu » :

Chante, Muse, du ciel habitante immortelle,
De l'homme envers son Dieu l'offense originelle,
L'arbre et fruit défendus, par qui lui, tous ses fils,
Aux douleurs, à la mort furent assujettis.
Et relégués d'Éden, cette heureuse contrée,
Dont un homme plus grand vint leur rouvrir l'entrée.

Quant au diable tentateur qui a pris l'apparence d'un serpent pour mener son stratagème, il se voit condamné à demeurer serpent. Condamné à ramper sur le ventre jusqu'à la fin des temps. Mais ce ne sera qu'une apparence parmi celles, si nombreuses, si imaginatives, si figuratives, que les récits des grandes heures de la démonologie lui prêteront.

Il existe une tradition mêlant des sources légendaires mésopotamiennes et rabbiniques qui présente Ève comme la seconde épouse ou compagne d'Adam. Il y aurait eu, avant elle, une certaine Lilith. Celle-ci, contrairement à Ève, n'aurait pas été créée après Adam et tirée d'une de ses côtes, mais en même temps que lui, moulée elle aussi dans de l'argile ou de la glaise. Ce point revêt une grande importance, car de ce fait même Lilith serait l'égale d'Adam. Et ce serait parce qu'elle aurait revendiqué trop fort cette égalité et les prérogatives correspondantes qu'elle aurait été châtiée, répudiée. Et condamnée à la stérilité. D'autres interprétations envisagent que ce serait parce qu'elle était stérile qu'elle aurait été chassée. Comme souvent